

CHAPITRE II PROFILS D'HISTORIENS

L'HISTOIRE, ACTIVITÉ SECONDAIRE

Au Moyen Age, il arrive que l'historien se désigne ou soit désigné par des mots spécifiques qui marquent sans ambiguïté son activité d'historien. Ne nous attachons pas ici à la différence de sens qui peut assurément exister, du moins jusqu'au XIII^e siècle, entre *historia* et *chronica*. Et retenons simplement que l'un et l'autre mots sont à l'origine de plusieurs substantifs qui distinguent bien, parmi tous les auteurs, ceux qui se sont attachés à transmettre, d'une manière ou d'une autre, la mémoire des temps passés. Dans les premiers siècles du Moyen Age, *historicus* ou *chronicus* ont pu être employés. Hugues de Fleury, quant à lui, usa volontiers du mot *historiologus*. Mais, du moins à partir du XIII^e siècle et jusqu'à la fin du Moyen Age, les deux mots les plus constants furent bien *historiographus* et *chronographus*, le premier désignant d'abord exactement celui qui a composé une histoire et le second celui qui a écrit une chronique, jusqu'à ce que, par la suite, les deux mots fussent parfaits synonymes. Au dire de Thomas Walsingham, Mathieu Paris a été un « *historiographus ac chronographus magnificus* ».

Historiographus et *chronographus*, par leur précision, soulignent l'originalité et la solidarité du petit groupe des auteurs voués à l'étude du passé. Ainsi Thomas Wykes, à la fin du XIII^e siècle, marque-t-il bien où il entend se situer lorsqu'il déclare « *Venerabilis Beda, Willelmus de Newburge, Matthaues de Parys et pluriq[ue] praedecessores nostri historiographi famosissimi gesta Anglorum sufficienter conscripserunt, nihil memorabile relinquentes* ». Mais il est justement remarquable qu'*historiographus* et *chronographus* sont au total d'un emploi assez peu fréquent. Lambert de Saint-Omer cite de nombreux historiens ; il ne donne qu'à un tout petit nombre d'entre eux le qualificatif d'*historiographus*. Sigebert de Gembloux, dans son *De viris illustribus*, mentionne de très nombreux historiens ; il n'emploie jamais un de ces mots formés à partir d'*historia* ou *chronica*. C'est qu'il y a, au Moyen Age, des auteurs qui écrivent des œuvres historiques, mais bien rares sont ceux qui se consacrent exclusivement à l'histoire, bien rares ceux qui se diraient d'abord historiens. *Historiographus* et *chronographus* existent, mais sont d'un emploi relativement peu fréquent parce que, à proprement parler, au Moyen Age, on fait souvent de l'histoire, mais on est rarement historien. Se dire ou être dit historien marque une activité, non un état. L'histoire est une activité lecondaire¹.

Or, les hommes qui l'ont pratiquée ont été, d'un temps à l'autre et d'un pays à l'autre, mieux, dans le même pays et le même temps, de profils très variés. Seule, cette diversité des historiens peut expliquer la diversité de l'histoire qu'ils ont faite.

I. A L'ABRI DES CLOITRES

§1. Evêques et chanoines

Les historiens que cite Sigebert de Gembloux dans son *De viris illustribus* pour les premiers siècles du Moyen Age sont presque exclusivement des évêques, comme Hydace au VI^e siècle, ou Grégoire de Tours au VI^e, ou Fréculphe au IX^e. Il est vrai que les évêques ont alors le rare privilège d'être instruits, de pouvoir disposer de bonnes bibliothèques et d'être, par leur position, au fait des grandes affaires de leur temps. C'est un des traits du remarquable épiscopat allemand des XI^e et XII^e siècles qu'il fournit encore des historiens. Un Thietmar, évêque de Merseburg, et surtout un Otton, évêque de Freising, furent des historiens de premier plan, qui dominèrent leurs

Errado no original

contemporains par la supériorité de leur information, écrite ou orale, et la hauteur de leurs vues.

Dès l'époque carolingienne cependant, un évêque fut un homme trop occupé pour se consacrer en général lui-même à l'histoire. Mais il en encouragea très souvent, autour de lui, l'étude, car au moment même où il réorganisait son église, où il en reconstruisait les bâtiments, où il en restructurait l'espace sacré, l'histoire lui était indispensable pour l'ancrer dans le temps, pour retrouver le nom et la figure de ses prédécesseurs, en établir la continuité, en prouver la sainteté et remonter par eux à la sainteté des apôtres et des martyrs. Aussi, dans de nombreuses cités d'Occident, des chanoines, s'inspirant du *Liber pontificalis* de Rome, utilisant la bibliothèque et les archives de leur cathédrale, tirant même quelquefois parti des tombeaux et des ruines, écrivirent l'histoire de leur diocèse ou, plus précisément, de ses évêques. Tel le *Liber pontificalis* rédigé par **Agnellus**, à Ravenne, entre 830 et 846. Tels les *Actus pontificum du Mans* et les *Gesta pontificum* d'Auxerre rédigés l'un et l'autre par des chanoines de la cité, entre 832 et 863 **pour** le premier, vers 873-876 **pour** le second². Aux X^e et XI^e siècles, les chapitres cathédraux continuèrent à être d'actifs centres historiques. **Flodoard**, chanoine de Reims, achevait son *Historia ecclesiae Remensis* en 948. **Bertharius**, chanoine de Saint-Vanne, composait l'histoire des évêques de Verdun au début du X^e siècle. En 1066-1067, **Adam** était attiré de Bamberg à **Brème** par l'archevêque **Adalbert** ; il y devenait chanoine et y écrivait les *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*³.

Dans le même temps, des chanoines d'Auxerre continuaient, pontificat après pontificat, l'histoire des évêques d'Auxerre. Leur intérêt faiblit si peu que le seul manuscrit qui en subsiste fut copié en 1167, et d'autres notices lui furent même ajoutées plus tard. Mais cette continuité fait figure d'exception. Il y avait alors beau temps que, à généralement parler, l'histoire avait déserté les chapitres cathédraux. Les chanoines ne pouvaient plus s'appuyer sur des bibliothèques désormais trop pauvres et trop peu fournies d'ouvrages historiques. Surtout, leur église ne leur **inspirait** plus un amour assez vif pour qu'ils se **penchent** sur son passé. En **Romagne**, au XIV^e siècle encore, des chanoines furent assez souvent historiens. Mais lorsque, à Césène, vers 1334, le chanoine Francesco entreprenait de mettre en ordre toute la production historiographique de la ville depuis le XII^e siècle, il s'appuyait sans doute sur l'institution capitulaire mais l'amour de son église le poussait moins que celui de sa commune⁴.

§ 2. Moines

Les études historiques avaient déserté les chapitres cathédraux parce que, surtout à partir de l'an mille, elles avaient trouvé dans les monastères leur **foyer de prédilection**. Certes, **tout monastère ne fut pas**, loin de là, un centre historiographique. Il ne faut même pas s'imaginer qu'un monastère médiéval était nécessairement un centre culturel. **Sans doute** les nécessités de la liturgie **imposaient-elles** normalement aux moines de savoir lire. Mais la lecture et l'écriture étaient apprises séparément, et il est sûr que beaucoup de moines ne savaient pas écrire. En 1289, dans le diocèse de **Constance**, la majorité des membres du prieuré augustin d'Ittingen, prieur en tête, ne savait pas écrire, manquait de la *scribendi peritia* et devait, pour signer un acte, recourir aux services d'un notaire de la curie bâloise⁵. A Saint-Pons, près de Nice, en 1320, sur dix-huit moines dont dix étaient certainement des prêtres, deux seulement étaient capables d'écrire⁶. Il s'agit ici d'écriture courante. Le nombre de moines qui pouvaient calligraphier un manuscrit devait être plus réduit encore. Tout moine n'est pas un scribe, tout monastère n'a pas un *scriptorium*.

Et tout scriptorium n'eut pas l'ambition de cultiver l'histoire. L'atmosphère proprement bénédictine fut très favorable à son étude. Par contre, la spiritualité clunisienne ne l'encourageait guère. Cluny avait un très actif scriptorium et une superbe bibliothèque où l'on trouvait les grands historiens de l'Antiquité païenne, Salluste, Tite-Live ou Suétone, et les grands historiens chrétiens, Josèphe, Eusèbe ou Orose. Mais le souci primordial des Clunisiens était la perfection du culte, qui exigeait la maîtrise de la langue latine, et donc l'étude approfondie des classiques. Ils cherchaient d'abord, chez les historiens païens, des leçons de style⁷. D'autre part, la réflexion clunisienne se souciait peu de chronologie⁸, entendait retrouver Dieu au-delà du temps et de l'histoire et, dans la mesure où elle s'attachait au passé, portait plus à la philosophie de l'histoire qu'à la recherche historique. Aussi Richard le Poitevin est-il, au XII^e siècle, le seul historien d'obédience strictement clunisienne⁹.

Saint Bernard se méfiait, disait-il, de la culture. Les statuts de l'ordre cistercien interdisaient à tout abbé, moine ou novice d'écrire des livres sans l'autorisation du chapitre général des abbés. Guillaume de Newburgh, qui était lui-même chanoine au prieuré augustin de Newburgh, raconte comment, en 1196, Ernald, abbé du monastère cistercien de Rievaulx, lui demanda d'écrire son histoire d'Angleterre, non pas que les talents nécessaires manquaient à Rievaulx mais parce qu'il ne voulait pas que ses propres moines le fissent¹⁰. L'histoire aurait pu végéter dans les monastères cisterciens. En fait, de nombreux abbés cisterciens écrivirent ou firent écrire, à tout le moins, l'histoire de leur propre maison depuis sa fondation, par piété, et pour défendre ses droits¹¹. Mieux encore. Saint Bernard lui-même avait encouragé Ailred, abbé de Rievaulx, à écrire, et celui-ci n'hésita pas à écrire des livres, et même des livres d'histoire¹². En 1155-1157 il composa le récit de la fameuse bataille de l'Étendard où, en 1138, l'armée anglaise avait mis en déroute l'envahisseur écossais. D'une façon générale, l'amour du pays et la haine de l'écossais aidant, les jeunes abbayes cisterciennes du nord de l'Angleterre furent au siècle d'actifs foyers d'histoire anglaise en général et d'histoire northumbrienne en particulier¹³. Vers 1165-1170, le scriptorium de l'abbaye de Sawley produisit deux livres qui formaient un épais dossier sur l'histoire de la Northumbrie¹⁴. Au même moment ou presque, en 1161, au Danemark, l'évêque de Roskilde donnait aux Cisterciens le monastère de Soroe et confiait à leur érudition le soin d'écrire les annales du royaume¹⁵. Au Danemark comme dans le nord de l'Angleterre, au XX^e siècle, l'ordre nouveau portait les jeunes passions nationales. Et vers 1200, dans l'ensemble de l'Occident, les scrupules qu'avaient eus, à faire de l'histoire, les premières générations cisterciennes étaient partout apaisés. Les œuvres de Raoul de Coggeshall, d'Hélinand de Froidmont, d'Aubri de Troisfontaines et de tant d'autres cisterciens vinrent grossir la production historique monastique sans que rien, d'ailleurs, les distingue des travaux bénédictins.

Il est traditionnel de noter, à partir du XIII^e siècle, l'essoufflement de l'historiographie monastique. Sans doute les monastères n'eurent-ils plus alors la quasi-exclusivité de l'histoire savante qu'ils s'étaient un moment assurée. Mais Ranulf Higden, qui passa, pendant plus de soixante années, le plus clair de son temps dans le scriptorium de l'abbaye bénédictine de Saint-Werburgh, à Chester, fut un des plus grands historiens du XIV^e siècle. Mais au début du XV^e siècle, l'histoire est bien vivante à Saint-Denis comme à Saint-Albans¹⁶, elle est pratiquée avec maîtrise aussi bien par Aimeri de Peyrat, abbé de l'abbaye clunisienne de Moissac que par Thomas Burton, abbé de l'abbaye cistercienne de Meaux, en Angleterre. Mais les monastères bénédictins réformés sont au XV^e siècle, en Autriche et en Allemagne méridionale, de très actifs centres historiographiques¹⁷, et Jean Trithème, qui meurt en 1516 après avoir été abbé de Sponheim, puis abbé du monastère des Écossais à

Würzburg, est encore le type même de ces historiens monastiques dont les traits, depuis l'an mille, n'ont guère changé.

V. H. Galbraith se plaisait à affirmer que la tâche d'écrire l'histoire avait été confiée, dans les monastères, aux *misfits*, aux ratés¹⁸. Ne nous laissons pas abuser par l'humour oxonien du grand historien parlant à ses collègues de leurs lointains prédécesseurs. En fait, le moindre des historiens monastiques était déjà au-dessus de beaucoup de ses frères par le simple fait qu'il travaillait au scriptorium. Il s'y consacrait à la pénible et noble activité de copiste. Il était toujours un technicien de l'écriture, un calligraphe doué au point d'être parfois, comme Adémar de Chabannes¹⁹ et surtout Mathieu Paris²⁰, un véritable artiste. Mais souvent les qualités des historiens monastiques furent assez éclatantes pour qu'on leur confiât des responsabilités bien supérieures à celles de simple scribe. Beaucoup furent ainsi chefs du scriptorium. Et Abbon fut écolâtre à Fleury comme Sigebert le fut à Gembloux ; les techniques et la littérature du trivium leur étaient donc familières. Guillaume fut bibliothécaire à Malmesbury²¹ comme Ranulf Higden le fut à Chester²² ; ils pouvaient maîtriser sans effort une vaste culture livresque. Avec le titre de *chilmiliarchus*, Helgaud était à Fleury gardien des reliques et du trésor²³ ; avec celui de *custos*, Gislebert avait à Saint-Trond la responsabilité des archives, du trésor et des reliques²⁴, c'est-à-dire que lui étaient familiers non seulement les documents originaux mais encore la littérature hagiographique liée aux restes précieux dont il avait la garde. Helgaud fut aussi préchantre à Fleury, comme Thomas Walsingham le fut plus tard à Saint-Albans²⁵ et comme Michel Pintoin fut chantre à Saint-Denis²⁶ ; ils étaient donc versés dans la musique et la liturgie. En somme, l'histoire n'était qu'une des activités parmi bien d'autres auxquelles se livrait, avec ou sans le titre d'*armarius*, le moine dont ses talents avaient fait, dans son monastère, « le dépositaire de tout le patrimoine intellectuel, le gardien des manuscrits, le responsable du bon état et de la bonne qualité des textes, de l'enseignement et du chant, de la lecture et de la liturgie, celui enfin qui organisait et dont dépendait l'essentiel de la vie monastique²⁷ ». Il était normal que ce moine fût au centre de la vie de relations du monastère, au courant de toutes les nouvelles, et chargé, presque officiellement, de les recueillir²⁸. Plus le temps passait et plus, même, la position de l'historien semblait s'élever. Aux XIV^e et XV^e siècles, avec le titre de sacriste ou de *bursarius*, il fut souvent chargé d'administrer le temporel de son monastère²⁹ ; ses capacités juridiques et administratives en firent souvent un prieur ou un abbé³⁰ qui savait ce qu'étaient des papiers, et un dossier. Les historiens monastiques ne sont pas des ratés. Ce sont tout simplement des intellectuels de talent, et même parfois des administrateurs compétents.

La position dominante de l'historien dans son monastère explique le premier trait de l'histoire monastique : elle est collective, elle est le fruit d'un travail d'équipe. Pour écrire ses *Gesta Francorum*, Aimoin a été aidé par de nombreux moines de Fleury qui ont lu et corrigé les textes, et choisi les extraits³¹. A San Vincenzo al Volturno, le moine Jean a certes été le maître d'oeuvre du *Chronicon Vulturnense* ; il en a même composé les prologues et les notices les plus importantes ; mais deux confrères de son âge ont écrit le reste, sept autres, dont trois plus jeunes, ont préparé les documents, et ce sont encore des collaborateurs différents qui ont incorporé au début du texte des extraits moraux et liturgiques, préparé les rubriques, réalisé les miniatures³². De même faut-il voir à Saint-Albans, autour de Mathieu Paris, un essaim de moines l'aidant à composer, à écrire et à illustrer son œuvre³³. En négligeant souvent de donner le nom de l'« auteur » auquel l'érudition contemporaine attache tant d'importance, en ne retenant que le nom du monastère où l'œuvre a été élaborée, le Moyen Age marquait bien ce qu'est d'abord l'histoire monastique : un travail d'atelier.

A la tête de cet atelier, le responsable de l'œuvre peut à bon droit en être dit l'« auteur ». Mais comme cet auteur, chef du scriptorium et scribe lui-même, en copie souvent tout ou partie, il l'« écrit » ainsi dans les deux sens que le mot avait très couramment depuis l'Antiquité, ceux de composer et de copier. L'historien peut vraiment être dit *scriptor*. A la vérité, le mot n'est pas trop souvent employé au Moyen Age. *Scribere* et *scriptor* sont trop ambigus. Les esprits exacts en souffrent. Mathieu Paris avait écrit sa *Chronica majora* dans les deux sens du terme. *Scriptor* venait donc tout naturellement sous sa plume : « *scriptor hujus libri* », « *hujus paginae scriptori* ». Mais le scribe qui reproduisit plus tard son manuscrit autographe prit bien soin, retrouvant ces passages, d'écrire : « *confeator hujus libri* », « *hujus paginae compositor* ». Voulant donc rendre au copiste ce qui est au copiste et à l'auteur ce qui est à l'auteur, le Moyen Age n'a pas trop usé de *scriptor* pour désigner l'historien. Mais le fait demeure que l'histoire médiévale prend ses racines dans la copie et en reste profondément marquée. En effet, les scribes pouvaient être médiocres, étourdis et passifs. Mais dès l'époque carolingienne les meilleurs d'entre eux surent prendre initiatives et responsabilités. Us refusèrent d'abord de copier sans comprendre, faisant les corrections nécessaires, comparant même, lorsqu'ils le pouvaient, deux manuscrits différents, se livrant ainsi à un véritable travail d'édition et de critique. D'un autre côté, ils ne se contentaient pas de copier une œuvre ; ils en copiaient plusieurs à la suite pour constituer un dossier ; ils extrayaient d'une ou plusieurs œuvres les passages qui répondaient à leur dessein ; ils copiaient ces extraits à la suite, ajoutaient quelques mots, quelques phrases de liaison... Par transitions insensibles notre scribe était devenu historien. Parce qu'il était scribe lui-même et parce que ses aides étaient dressés à lui fournir des extraits, l'historien monastique en venait tout naturellement à composer une œuvre d'extraits juxtaposés. A l'époque carolingienne, *excerpere* désignait cette technique de composition fondamentale dans la culture médiévale. Au XII^e siècle, *excerpere* et *exceptor* ont quasiment disparu au profit de *compilare* et *compilator*. Au XIII^e siècle, « compiler » apparaît en français³⁴. Il est de bon ton, depuis le XVI^e siècle, de stigmatiser le caractère de « compilation » de trop d'histoires médiévales. Mais après tout, entre une « compilation » du XII^e siècle et telle thèse érudite du XIX^e ou du XX^e siècle, la seule différence est que la thèse moderne produit ses extraits en notes, les appelle citations et leur donne souvent des références plus précises. La différence est de présentation mais l'intention est la même : comme l'érudition moderne l'histoire monastique médiévale se veut savante.

Et nous devons prendre les grandes compilations monastiques pour ce qu'elles voulaient être : le produit achevé d'une histoire savante. Cette histoire savante ne néglige pas forcément le présent. Sigebert de Gembloux est un écrivain engagé, un polémiste anti-grégorien ; après avoir écrit ses *Gesta regum Anglorum*, c'est-à-dire une histoire d'Angleterre jusqu'en 1120, Guillaume de Malmesbury entreprend une *Historia novella* qui raconte les événements contemporains et est en même temps un pamphlet en faveur de Robert de Gloucester ; et Mathieu Paris prend visiblement plus de plaisir à raconter son époque que les temps anciens. Mais Ranulf Higden qui, vivant pourtant les grands moments du règne d'Edouard III, n'a aucun intérêt pour les événements contemporains³⁵, est plus représentatif, car d'une façon générale les moines, qui ont peu de goût pour les choses du siècle et sont des intellectuels de scriptorium, mettent tout leur effort à reconstruire le passé. Ils le font avec les archives de leur monastère et surtout avec les livres de sa bibliothèque ou des bibliothèques voisines. L'histoire monastique est une histoire livresque. Cette histoire savante et livresque est enfin marquée par un obsédant souci de la chronologie. Certains moines des premiers siècles chrétiens avaient prétendu, pour mieux vivre leur foi, refuser la culture. Ils avaient pu se passer de tous

les livres sauf d'un seul : un calendrier qui leur permit de fêter Pâques, chaque année, le même jour que tous leurs frères chrétiens. Les exigences de la liturgie réintroduisirent ainsi dans les monastères la culture tout entière, car l'établissement d'une table pascale posa des problèmes assez complexes pour susciter le développement d'une discipline, le comput, qui mettait en jeu toutes les connaissances scientifiques de ces temps. De plus, l'adoption d'une ère chrétienne exigeait qu'on sût avec certitude en quelle année le Christ était né. Or, la solution de ce problème central dépendait d'une confrontation ardue entre les textes scripturaires d'une part, les données du calendrier de l'autre. Débats et incertitudes durèrent des siècles. A la fin du XI^e siècle, Marianus Scotus construisait sa chronique en partant d'une année de l'incarnation de vingt-deux ans antérieure à la date traditionnelle. Certains historiens le suivaient encore au XII^e siècle. C'est dire que le problème scientifique n'était toujours pas, à ce moment-là, résolu. Beaucoup étaient convaincus que l'année de l'incarnation traditionnellement adoptée était fautive. Mais comme elle était maintenant très généralement reçue, le débat perdit de son intérêt, la fièvre computistique tomba³⁶. Il n'empêche que pendant des siècles la science du comput et le souci du temps, aiguillonnés par la passion de la liturgie, avaient profondément marqué la culture monastique. Après Bède, de nombreux historiens monastiques, comme Abbon de Fleury ou Sigebert de Gembloux, furent des virtuoses du comput. Il n'est pas étonnant que leur histoire ait poussé si loin le souci de la chronologie.

Si passionné d'histoire que fût un moine, il était pourtant d'abord un moine. Il n'y pouvait et voulait donc consacrer qu'une faible partie de son temps. Il devait passer de longues heures à prier. Les nombreuses occupations de Suger, nous dit son biographe, le frère Guillaume, ne l'empêchaient pas d'être assidu aux offices ; et il ne se contentait pas d'écouter en silence, il était le premier à lire et à chanter ; il se pénétrait aussi des saintes écritures ; et comme sa mémoire était sans failles, il savait par cœur textes sacrés et liturgiques³⁷. Suger était un historien de type un peu exceptionnel, ce n'était pas un historien de scriptorium. Mais même un historien de scriptorium ne passait pas tout son temps, au scriptorium, à faire de l'histoire. Sur les trente-cinq œuvres de Bède, vingt commentent les écritures, six sont consacrées au comput et à la mesure du temps, deux à l'hagiographie, etc. ; deux seulement sont des œuvres historiques³⁸. Lorsque, à la fin de son *De viris illustribus*, Sigebert de Gembloux donne sa propre bibliographie, il énumère ses manuels scolaires, ses écrits polémiques, ses commentaires scripturaires, ses études liturgiques, il détaille ses œuvres hagiographiques, il commente longuement ses recherches sur le comput ; mais il dit d'un mot sa chronique. Guillaume de Malmesbury trouvait fort bon, dans sa jeunesse, de « jouer à l'histoire », mais, au seuil de la quarantaine, il jugeait plus convenable de commenter Jérémie³⁹. Pour un moine, l'histoire ne pouvait être une passion exclusive. Ce n'était même pas une occupation essentielle. C'était bien une activité secondaire.

Le temps qu'il consacrait à l'histoire, un moine n'avait d'ailleurs pas le sentiment de le voler à Dieu, car l'histoire n'était pour lui qu'une autre façon de le louer et de le servir. En effet, étudiant l'histoire, il n'est pas exclu que les moines aient songé à quelque puissant, ou aux bienfaiteurs de leur monastère⁴⁰. Il n'est pas exclu non plus qu'ils aient parfois eu l'ambition d'instruire un plus large public, comme le prouvent leurs œuvres en langues vernaculaires, moins rares qu'on ne le croit souvent⁴¹. Mais d'une façon générale l'activité historique d'un moine s'inscrivait strictement dans le cadre de son monastère : il était encouragé par l'abbé et ses frères ; il écrivait pour eux ; il voulait leur fournir des textes à méditer, mieux même, des textes qui pussent être lus à la « collation » ou au réfectoire. L'histoire d'Orderic Vital était lue à ses frères au fur et à mesure de sa composition. Elle avait, dans

l'esprit de son auteur, une destination fondamentalement liturgique⁴². La culture liturgique des historiens et la fonction liturgique de leur œuvre donnent à l'histoire monastique un caractère liturgique qui a récemment été mis en valeur. R. D. Ray a observé que le système de ponctuation d'Orderic Vital, la qualité de sa prose rimée, le choix même de ses sources seraient incompréhensibles si l'on ne tenait pas compte du but de l'auteur : fournir à ses frères le texte d'une *lectio*. Par exemple, Orderic sait fort bien que Foucher de Chartres donne le meilleur récit de la première croisade et que Baudri de Bourgueil est plus loin de la vérité ; il suit pourtant Baudri, dont le texte est mieux adapté à son propos liturgique⁴³. Si bien que, d'une façon générale, comme le dit L. Arbusow, l'éditeur d'un historien médiéval devrait en bonne méthode retrouver non seulement les phrases qu'il a empruntées à d'autres historiens, non seulement celles qu'il a tirées de la Bible et des Pères, mais aussi toutes celles qu'il faudrait aller chercher dans les textes liturgiques qu'il pratiquait quotidiennement⁴⁴.

Enfin, comme la liturgie, l'hagiographie donne de sa couleur à l'histoire monastique. En principe, hagiographie et histoire sont deux genres distincts. Le but de l'hagiographe est d'élever et d'instruire son lecteur en lui disant les vertus et les pouvoirs surnaturels d'un saint. Il multiplie donc exhortations et sermons, qui n'ont pas leur place dans un texte historique. Bède a écrit trois fois la vie de saint Cuthbert : d'abord, entre 705 et 716, en 976 hexamètres ; puis, en 721 au plus tard, une plus longue *Vie* en prose ; enfin, entre 725 et 731, dans les derniers chapitres du quatrième livre de son *Histoire ecclésiastique* du peuple anglais⁴⁵. Or Bède supprime de son *Histoire* tous les sermons et toutes les exhortations de la *Vie* en prose. Attentif à instruire, l'hagiographe est moins intéressé par les traits individuels d'un homme que par un type de sainteté, un catalogue de vertus. Alors que le temps est une donnée fondamentale de l'histoire, l'hagiographie est intemporelle⁴⁶ : Bède ne donne pas dans sa *Vie* de saint Cuthbert en prose des dates qu'il fournit dans son *Histoire*. Par contre, il raconte longuement dans la *Vie* l'enfance de son héros, qu'il ne juge pas bon de reprendre dans *l'Histoire*. Un récit hagiographique et un récit historique ont chacun leur propre matière, et lorsqu'Helgaud de Fleury compose sa *Vie du roi Robert le Pieux* sans faire mystère de ses intentions hagiographiques, il dit longuement les vertus du roi mais passe explicitement « le reste, c'est-à-dire ses combats dans le siècle, ses ennemis vaincus, les honneurs acquis par la force et l'intelligence, qu' (il) laisse aux historiens le soin d'écrire⁴⁷ ». Les récits hagiographiques sont aussi pleins de miracles et font constamment intervenir des forces surnaturelles qui sont, en général, dans les écrits historiques, beaucoup plus discrètes. A. Momigliano a observé que l'invasion des diables dans la littérature avait précédé et accompagné l'invasion des Barbares dans l'Empire romain ; mais que leurs bataillons avaient respecté les genres littéraires, en s'établissant massivement dans la biographie et en ne faisant que d'occasionnelles irrptions dans les annales⁴⁸. Enfin, plus soucieux de ce qui a dû être que de ce qui a réellement été, un hagiographe aussi scrupuleux qu'Hucbald de Saint-Amand ne croit pas « contrevenir à la foi catholique » lorsque, « la matière lui manquant », il « emprunte » à d'autres vies. Il le dit expressément⁴⁹. Cent autres le font sans le dire, et d'autant plus aisément que leur mémoire a emmagasiné, lues et relues, d'innombrables vies de saints⁵⁰. Au total, la différence peut être nette entre hagiographie et histoire. Donnant les sources de ses *exempla*, Etienne de Bourbon prend bien soin de distinguer les histoires, puis les chroniques, et enfin les vies, les passions et les miracles des saints⁵¹.

Cependant, dans le monastère, les œuvres historiques ont le même souci d'édification que les œuvres hagiographiques, elles ont la même fonction

liturgique, elles sont destinées au même public, elles sont écrites par les mêmes auteurs qui, de surcroît, sont hagiographes avant d'être historiens et, comme Eadmer par exemple, doivent souvent à l'hagiographie leur formation d'historien⁶². Il était inévitable que les moines trempassent leur plume historique dans leur encre hagiographique, Déjà le style des *Histoires* de Grégoire de Tours, que l'érudition moderne a trop souvent qualifié de simple et naïf, était proprement le style d'un récit hagiographique⁶³. La forme, mais aussi le fond : Orderic Vital avait l'ambition d'écrire une « simple histoire » ; il dut peu à peu céder à la pression de ses frères qui lui reprochaient non seulement de consacrer à l'histoire trop de temps, de ne pas assez copier de manuscrits liturgiques et hagiographiques, mais aussi d'écrire une histoire où les allégories, les miracles, le surnaturel tenaient trop peu de place. Encore céda-t-il si peu, et de si mauvais gré, à leurs objurgations, que son œuvre trop personnelle n'eut, dans les monastères, aucun succès⁶⁴. L'empreinte de l'hagiographie sur l'histoire fut parfois plus profonde encore. Lorsque, à la fin du XI^e siècle, des moines de Saint-Germain-des-Prés continuèrent l'œuvre d'Aimoin, ils disposaient pour la première moitié du IX^e siècle d'œuvres historiques qu'ils suivirent tout naturellement. Mais pour la plus grande partie de la seconde moitié du IX^e siècle, ils en furent réduits à des sources hagiographiques⁶⁵. Ils n'y virent d'ailleurs aucun inconvénient et, d'une façon générale, penchant ou nécessité, les historiens monastiques n'hésitèrent pas à truffer leur œuvre historique d'extraits hagiographiques. La limite n'était décidément pas nette entre hagiographie et histoire. D'ailleurs, en 1338, à la bibliothèque de la Sorbonne, les œuvres hagiographiques comme la *Légende dorée* de Jacques de Voragine étaient groupées dans une section de « Chroniques⁶⁶ » ; au XV^e siècle, William Worcestre ne trouvait rien d'étrange à dire qu'il avait trouvé dans la bibliothèque d'un couvent un « livre de chroniques » traitant « de la vie des saints d'Angleterre⁶⁷ ». Tout le Moyen Age admettait ainsi les rapports privilégiés que la religion avait tissés entre l'hagiographie et l'histoire. Si érudite et savante que fût l'histoire monastique, elle n'était en même temps qu'un « sous-produit de la religion⁶⁸ ».

§ 3. Frères

Au XIII^e siècle apparurent les Mendiants, dont le moins qu'on puisse dire est que l'histoire n'était pas au centre de leurs soucis. Il y eut donc au total, chez les dominicains et les franciscains, un nombre infime de frères à la cultiver. Il y en eut cependant, qui, portés par les temps nouveaux et la spiritualité de leur ordre, donnèrent à l'histoire un autre visage.

Au milieu du XIII^e siècle, le dominicain Vincent de Beauvais vint à bout de composer un énorme *Miroir* où il voulait que se reflétassent toutes les connaissances de son temps. La partie de cette encyclopédie qui disait l'histoire universelle était très proche encore de la tradition monastique : l'histoire y était à la fois savante et religieuse. Le *Speculum historiale* ou *Miroir historial* est en effet une magistrale compilation érudite que seule a pu réaliser une équipe dont Vincent de Beauvais avoue lui-même n'avoir été que le maître d'œuvre⁶⁹. Mais en même temps il « donne plus de 500 récits hagiographiques qui font de ce recueil l'un des légendiers les plus importants du Moyen Age⁶⁰ » ; il pousse l'histoire du monde, s'appuyant sur des textes bibliques, jusqu'à sa fin⁶¹ ; une atmosphère religieuse l'imprègne tout entier. Au XIV^e siècle, l'histoire de Bernard Gui n'est pas moins savante ; celle de Nicolas Trivet, qui n'étudie l'Antiquité que pour mieux comprendre Augustin⁶² n'est pas moins religieuse. Et pourtant, si savante et religieuse qu'elle pût parfois être, l'histoire dominicaine se distinguait de plus en plus nettement de l'histoire monastique. C'est d'abord qu'un dominicain n'était pas ancré comme un historien monastique près d'une bibliothèque riche en livres

d'histoire et, surtout, près d'un gros fonds d'archives. Il allait, au cours de sa vie, d'une maison de son ordre à l'autre. Il n'avait avec leurs pauvres archives aucune familiarité. L'histoire dominicaine se nourrissait rarement de documents originaux ; elle était presque exclusivement livresque. Et comme l'ordre dominicain entendait donner à ses frères une formation universitaire surtout orientée vers les arts et la théologie et que les bibliothèques dominicaines avaient pour seul but de faciliter ces études, le dominicain qui voulait s'adonner à l'histoire n'avait pas à portée de main l'aide d'une riche bibliothèque historique. En règle générale un dominicain n'avait donc pas aisément les moyens de la recherche historique. Il n'en avait guère non plus le goût car, marqué par son expérience d'étudiant et, souvent, de professeur, il était le pur produit d'une institution qui faisait à l'histoire une bien chiche place. Et si Vincent de Beauvais, pour satisfaire aux goûts de Louis IX, avait d'abord travaillé au *Speculum historiale*, plus il remaniait son encyclopédie et plus l'histoire, qui n'était pas une science puisqu'il ne saurait y avoir de science du particulier, y était dépréciée au regard des traités « philosophiques » et « scientifiques⁶³ ». Vincent de Beauvais avait subi dans le même temps une autre pression. Nombre de ses frères lui avaient demandé d'abrégé son œuvre et de la réduire à un manuel. Il fut trop occupé pour le faire⁶⁴. Mais après lui ses successeurs comprirent qu'avec le XIII^e siècle le temps était passé des érudits de scriptorium. La diffusion de la culture donnait la priorité à la vulgarisation. Les historiens dominicains s'entendirent moins à faire des recherches qu'à écrire des manuels. La chronique que Martin le Polonais publia en 1272-1274 n'est qu'un bref opuscule à l'usage des théologiens et des juristes⁶⁵. En 1312-1314, Bernard Gui publiait une chronique des rois de France, un catalogue des rois de France, un arbre généalogique des rois de France qu'il revisait plusieurs fois dans les vingt années suivantes. En 1331, il offrait à Philippe VI un bref catalogue des papes et des empereurs. C'est dire que la réalisation de manuels simples, clairs, parfois illustrés, lui tenait particulièrement à cœur. Une grande partie de sa production historiographique était marquée de ce souci de vulgarisation. Aux dominicains le manuel était aussi naturel qu'aux bénédictins la compilation.

Des nuances distinguaient des bénédictins les dominicains. Un monde en séparait les franciscains. Non seulement le souci de la pastorale était le souci presque exclusif des franciscains, mais encore ils avaient la volonté de prêcher les plus humbles, de rivaliser, auprès d'eux, avec les jongleurs, d'être les jongleurs de Dieu, *joculatores Domini*⁶⁶. Evoquant le passé, un franciscain n'y cherchait donc rien d'autre que des exemples qui pussent retenir l'attention des rustres et des enfants dont il se voulait proche. Son récit rejetait les règles de la rhétorique et la tyrannie du *cursus*. Salimbene usait d'un latin très ordinaire, pour être compris de sa nièce. Rien de moins composé, rien de plus spontané qu'une histoire franciscaine. Et histoire d'autant plus facile que l'érudition ne lui pesait guère. Des archives, un franciscain ignorait tout. En fait de livres, il n'utilisait que quelques compilations récentes, toujours les mêmes : *l'Histoire scolastique* de Pierre Le Mangeur, le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, la chronique de Martin le Polonais. D'ailleurs, le passé lointain, enterré dans les livres, l'intéressait peu. Son domaine, c'était le passé proche. Il se mettait volontiers dans son œuvre. Il racontait ce dont il avait été témoin. Il se faisait surtout, comme Jean de Winterthur, le « vivant écho des récits qui couraient dans cette société merveilleusement bavarde qu'était un couvent franciscain⁶⁷ ». Il en reflétait naïvement les intérêts, les émotions et les préjugés⁶⁸. Juifs, hérésies, croisades peuplaient ainsi son histoire. Et comme les franciscains furent de grands voyageurs, qu'ils allaient constamment d'une maison franciscaine à l'autre, que beaucoup même visitèrent, surtout en Asie, des terres lointaines,

ces esprits curieux, ces géographes et ces ethnologues amateurs ne contribuèrent pas peu à élargir les horizons de l'histoire médiévale, à lui donner le sens de l'espace, et de la diversité humaine⁶⁹. Jean de Plancarpin, envoyé en pays tartare en 1245, fut un témoin précis des Mongols. Jean de Marignola, envoyé en ambassade auprès du grand khan en 1338, arrivé à Pékin en 1343 et revenu en Italie en 1353, fut peut-être le seul historien du Moyen Age à avoir une connaissance directe de l'Extrême-Orient. Sans doute fut-il un témoin décevant parce que ses connaissances linguistiques étaient trop légères et que la Bible dressa toujours, entre son expérience et lui, un fâcheux écran, mais son témoignage est tout pénétré de la curiosité, de la sympathie et de la compréhension franciscaines⁷⁰. L'histoire franciscaine était donc le contraire d'une histoire livresque. Elle se nourrissait d'expériences, de témoignages, de récits populaires qui font aujourd'hui la joie du folkloriste, d'une très vivante tradition orale qui finissait par charrier plus de faux que de vrai. Mais les moralistes passionnés et curieux qu'étaient les franciscains n'avaient ni les moyens ni le goût d'une austère critique. Ils étaient prompts à accueillir tout exemple qui fût frappant⁷¹. Les *Gesta Romanorum*, nés en milieu franciscain, dont le plus ancien manuscrit actuellement subsistant fut copié à Innsbrück en 1342, ne sont, malgré leur nom, qu'un recueil d'exemples où le fantastique et le légendaire ont fini par étouffer le vrai⁷². Ils sont, en quelque sorte, comme l'aboutissement naturel de l'historiographie franciscaine.

1. Guinée (9), 3-5.
2. M. Sot, Organisation de l'espace et historiographie épiscopale dans quelques cités de la Gaule carolingienne (31), 31-43.
3. Wattenbach, Holtzmann et Schmale (130), 563 et suiv.
4. Ortalli (108), 28, 32; et (109), 624-625.
5. *Scriptoria Medii Aevi Helvetica. Denkmäler Schweizerischer Schreibkunst des Mittelalters*, t. X, *Schreibschulen der Diözese Konstanz*, A. Bruckner éd., Genève, 1964, p. 36.
6. Wendehorst (179).
7. Wilmar (245). Giocarinis (451).
8. Cf. *supra*, p. 22, n. 43.
9. Lamma (169), 12-13, 34 et suiv.
10. Gransden (89), 263.
11. Cf. *supra*, p. 34, n. 151.
12. Knowles (167), 643-645.
13. Taylor (125), 9-14.
14. Hunter Blair (729).
15. Leclercq (170), 148.
16. Galbraith (162).
17. Joachimsen (92), 40-41.
18. Galbraith (87), 10-11.
19. Gaborit-Chopin (416).
20. Vaughan (659), 205-234.
21. Guillaume de Malmesbury (537), xiii et 1.
22. Taylor (700), 2.
23. Helgaud de Fleury (560), 18.
24. Tombeur (518), 445.
25. Galbraith (162), xxxvii.
26. Grévy-Pons et Ornato (662).
27. Gasparri (212), 237.
28. Gransden (89), 116.
29. Gransden (89), 396, 452. Thomas Burton (738), I, liv et suiv.
30. Cf. *supra*, p. 34 et 48.
31. Werner (427), 86.
32. Leclercq (171), 74.
33. Vaughan (659), 226.
34. Guinée (9), 6-7, 10.
35. Taylor (701), 646.
36. Cordoliani (299, 300 et 412). Bède (447). Jones (143).
37. Suger (733), 381.

38. Southern (61), 5.
39. Guillaume de Malmesbury (536), I, cxxii.
40. Ray (673), 23.
41. Legge (172), 3.
42. Ray (672), 1117. 14. (673), 33. \
43. Ray (672), 1125.
44. Arbusow (340), 88.
45. Wolpers (151), 77-79. La traduction de la *Vie* en prose se trouve dans : *Lives of the Saints*, J. F. Webb éd., Harmondsworth, 1965, p 69-129. Dans *l'Histoire ecclésiastique*, la vie de saint Cuthbert est aux chapitres 27-32 du livre IV, p. 430-449.
46. Wolpers (151), 22, 34.
47. Helgaud (560), 138. Cf. Carozzi (561), 1.
48. Momigliano (51), 93.
49. Van der Essen (573), 551.
50. Gaiffier d'Hestroy (139), 146.
51. Etienne de Bourbon (476), 5-7.
52. Gransden (89), 129.
53. Walter (525).
54. Ray (673).
55. Lemarignier (425).
56. Cf. *supra*, p. 37.
57. William Worcestre (553), 164.
58. Gransden (89), 14.
59. Schneider (757), p. 182, n. 28.
60. Schneider (757), 182.
61. Cf. *supra*, p. 20.
62. Smalley (264), 62-63.
63. Schneider (757), 176, 179-180.
64. Schneider (757), 188.
65. *MGH, SS, XXII*, 397.
66. Baethgen (154). Gransden (89), 487-507.
67. M. Bloch, dans *RH*, 158 (1928), 109.
68. Brentano (76), 328.
69. Brentano (76), 332-337.
70. Den Brincken (621).
71. Baethgen (154), 343-345. Smalley (264), 306.

D

463. *The Trojan War. The Chronicles of Dictys of Crète and DARES the Phrygian* translated with an introduction and notes by R. M. Frazer, Indiana Univ. Press, 1966.
464. Guiette (R.), Chanson de geste, chronique et mise en prose, *CCM*, 6 (1963), 423-440 (DAVID AUBERT).
465. Schobben (J. M. G.), *La part du Pseudo-Turpin dans les Croniques et Conquestes de Charlemaine de David Aubert*, La Haye, 1969. § 18. *Quelques auteurs E 393*
466. Fauroux (M.), Deux autographes de DUDON DE SAINTQUENTIN (1011, 1015), *BEC*, 111 (1953), 229-234.
467. Prentout (H.), *Etude critique sur Dudon de Saint-Quentin et son histoire des premiers ducs normands*, Paris, 1916.
468. EADMER, *Historia Novorum in Anglia*, M. Rule éd., Londres, 1884.
469. EGINHARD, *Vie de Charlemagne*, L. Halphen éd. et trad., 4^e éd., Paris, 1967.
470. EKKEHARD D'AURA, *Chronicon universale*, G. Waitz éd., *MGH, S*, t. VI, Hanovre, 1844, p. 33-265.
471. Schmale (Fr. J.), Ueberlieferungskritik und Editionsprinzipien der Chronik Ekkehards von Aura, *DA*, 27 (1971), 110-134.
472. Fowler (G.B.), *Intellectual Interests of ENGELBERT OF ADMONT*, New York, 1947.
473. *La chronique d'ENGUERRAN DE MONSTRELET en deux livres, avec pièces justificatives, 1400-1444*, L. Douët-d'Arcq éd., 6 vol., Paris, 1857-1862.
474. Moranvillé (H.), Note sur l'origine de quelques passages de Monstrelet, *BEC*, 62 (1901), 52-56.
475. Bietenholz (P. G.), *History and Biography in the work of ERASMUS of Rotterdam*, Genève, 1966.
476. ETIENNE DE BOURBON, *Anecdotes historiques, légendes et apologues, tirés du recueil inédit d'Etienne de Bourbon, dominicain du XIII^e siècle*, A. Lecoy de la Marche éd., Paris, 1877.
477. Contamine (Ph.), Une interpolation de la « Chronique Martinienne » : le « Brevis Tractatus » d'ETIENNE DE CONTY, officiai de Corbie (+ 1413) (34), 367-386.
478. *Chronique d'ETIENNE MALEU, chanoine de Saint-Junien, mort en 1322...*, Abbé Arbellot éd., Saint-Junien-Paris, 1847.
479. *Die Summa des STEPHANUS TORNACENSIS über das Decretum Gratiani*, J. Fr. Schulte éd., Giessen, 1891.
480. Sirinelli (J.), *Les vues historiques d'EUSÈBE DE CÉSARÉE durant la période prénicéenne*, Dakar, 1961.